

singes, les chameaux, les éléphants & plusieurs espèces d'oiseaux ne multiplient point dans nos régions.

SECTION XVI.

*Objection tirée du caractère des
Romains & des Hollandois.
Réponse à l'objection.*

ON m'objectera peut-être que nous connoissons aujourd'hui deux peuples à qui le caractère que les anciens Ecrivains donnent à leurs devanciers, ne convient plus présentement. Les Romains ne ressemblent plus, continuera-t'on, aux anciens Romains si fameux par leurs vertus militaires, & que Tacite définit, des gens ennemis de toutes ces vaines démonstrations de respect qui ne sont que des cérémonies. Des gens qui ne se soucioient que de l'autorité. (a) *Apud quos jus imperii valet, inania transmittuntur.* Le frere du Roi des Parthes, Tiridate qui venoit à Rome faire hommage, pour parler suivant nos usages, de la Couronne d'Ar-

(a) Tacit. *Annal. lib. 15.*

ménie, auroit eu moins de peur du cérémonial des Romains, ajoute l'Auteur que j'ai cité, s'il les avoit mieux connus. Les Bataves & les anciens Frisons, objectera-t'on encore, étoient deux peuples composez de soldats, & qui se soulevoient, dès que les Romains vouloient exiger d'eux d'autres tributs que des services militaires. Aujourd'hui les habitans de la Province de Hollande, laquelle comprend l'Isle des Bataves & une partie du pays des anciens Frisons, sont portez au commerce & aux arts. Ils surpassent tous les autres peuples dans le talent de policer les villes & dans le gouvernement *Municipal*. Le peuple y paye plus volontiers les plus grands impôts qui se levent présentement en Europe, qu'il ne fait le métier de soldat. *Ad terrestrem militiam parum idonei sunt Belgæ, & equo insidens Batavus ludibrium omnibus debet*, dit Puffendorff, (a) en parlant des Hollandois d'aujourd'hui, qui se servent de troupes étrangères aussi volontiers que les Bataves faisoient la guerre pour les étrangers.

Quant aux Romains, je répondrai, que lorsque le reste de l'Europe voudra

(a) *Introduc. ad hist. Europ.*

se guérir de la maladie du cérémonial, ils ne seront pas les derniers à s'en défaire. Le cérémonial est aujourd'hui à la mode, & ils tâchent d'être supérieurs dans sa pratique, aux autres peuples, comme ils le furent autrefois dans la discipline militaire. Peut-être que les Romains nos contemporains montreroient encore cette modestie après les succès, & cette hauteur dans le danger qui faisoient le caractère des anciens Romains, si leurs Maîtres n'étoient pas d'une profession qui défend d'aspirer à la gloire militaire. Va-t'on se faire tuer à la guerre, dès qu'on a du courage, comme on fait des vers, dès qu'on est né Poète? Si les Romains ont réellement dégénéré, ce n'est point certainement dans toutes les vertus. Personne ne sçait mieux qu'eux, tenir ferme ou se relâcher à propos dans les affaires, & l'on remarque encore jusques dans la populace de Rome, cet art d'insinuer de l'estime pour ses concitoyens, qui fut toujours une des premières causes de la grande renommée d'une nation.

Enfin il est arrivé de si grands changemens dans l'air de Rome & dans l'air des environs de cette ville, depuis les

Césars, qu'il n'est pas étonnant que les habitans y soient à présent différens de ce qu'ils étoient autrefois. Au contraire, suivant notre systême, il falloit que la chose arrivât ainsi, & que l'altération de la cause altérât l'effet.

Premièrement, l'air de la ville de Rome, à l'exception du quartier de la Trinité du Mont & de celui du Quirinal, est si mal sain durant le grand été, qu'il ne sçauroit être supporté que par ceux qui s'y sont habituez peu à peu, & comme Mithridate s'étoit accoutumé au poison. Il faut même renouveler toutes les années l'habitude de supporter la corruption de l'air, en commençant à le respirer dès les premiers jours de son altération. Il est mortel pour ceux qui le respirent pour la première fois, quand il est déjà corrompu. On est aussi peu surpris de voir mourir celui qui, en arrivant de la campagne, loge dans les endroits où l'air est corrompu, & même ceux qui dans ce tems là y viendroient habiter des endroits de la ville où l'air demeure sain, que de voir mourir l'homme qu'un boulet de canon a touché. La cause de cette corruption de l'air nous est même connue. Rome étoit percée autrefois sous terre, comme sur terre,

& chaque rue y avoit une cloaque sous le pavé. Ces égoûts aboutissoient tous au Tibre par différens canaux qui étoient balayez perpétuellement des eaux de quinze Aqueducs, qui voituroient des fleuves entiers à Rome, & ces fleuves se jettoient enfin dans le Tibre par les bouches des cloaques. Les bâtimens de cette Ville si vaste ayant été renversez par les Gots, par les Normands de Naples & par le tems, les décombres des édifices bâtis sur les sept colines ont comblé les vallées subjacentes, de manière que dans ces vallées, l'ancien rez-de-chaussée est souvent enterré de quarante pieds. Un pareil bouleversement a bouché plusieurs ramaux, par lesquels beaucoup de cloaques médiocres communiquoient avec les grandes cloaques qui aboutissoient au Tibre. Les voûtes écrasées par la chute des bâtimens voisins, ou tombées par vétusté, ont ainsi fermé plusieurs canaux, & intercepté l'écoulement des eaux. Cependant la plupart des égoûts par lesquels les eaux de pluie & les eaux de ceux des anciens aqueducs qui subsistent encore, tombent dans les cloaques, sont demeurez ouverts. L'eau a donc continué d'entrer dans ces canaux sans issue. Elle y crou-

la Tasse & sur l.
elle y devient re
l'après arrive aux
en creusant, un d
et l'infection q
honnent souvent de
Ceux qui ont
on y trouve
vous payé de le
manière. Or ce
à avant sous terr
est très-grande à
cible, n'en tire d
eux, qui s'échappe
ment, que les crév
en bouchées qu'avec
graves qui sont v
ent que celui d'un
est ordinaire.
Secondement, l'
l'âme, qui s'étend
dans les endroits o
né le plus de cert
nant les trois mois
les naturels même
y être accoutum
état de langueur
ne l'ont pas vu
les Religieux s
eurs Convents p
à l'issue de la

pit, & elle y devient tellement infectée, que lorsqu'il arrive aux *Fouilleurs* d'ouvrir, en creusant, un de ces canaux, la puanteur & l'infection qui s'en exhalent, leur donnent souvent des maladies mortelles. Ceux qui ont osé manger des poissons qu'on y trouve quelquefois, ont presque tous payé de leur vie une curiosité téméraire. Or ces canaux ne sont pas si avant sous terre, que la chaleur qui est très-grande à Rome durant la Canicule, n'en tire des exhalaisons empestées, qui s'échappent d'autant plus librement, que les crévasses des voûtes ne sont bouchées qu'avec des décombres & des gravas qui font un tamis bien moins serré que celui d'un terrain naturel, ou d'un sol ordinaire.

Secondement, l'air de la plaine de Rome, qui s'étend jusqu'à douze lieues dans les endroits où l'Appenin se recule le plus de cette Ville, réduit durant les trois mois de la grande chaleur les naturels mêmes du pays qui doivent y être accoutumés dès l'enfance, en un état de langueur incroyable à ceux qui ne l'ont pas vu. En plusieurs cantons les Religieux sont obligés à sortir de leurs Convents pour aller passer ailleurs la saison de la Canicule. Enfin l'air

de la campagne de Rome tuë alors aussi promptement que le fer, l'étranger qui ose s'exposer à son activité durant le sommeil. L'air y est toujours pernicieux, de quelque côté que le vent souffle, ce qui met en évidence que la terre est la cause de l'altération de l'air. Cette infection prouve donc qu'il est survenu dans la terre un changement considérable, soit qu'il vienne de ce que la terre n'est plus cultivée comme du tems des Césars, soit qu'on veuille l'attribuer aux marais d'Ostie & à ceux de l'Ofanté, (a) qui ne sont plus desséchés comme autrefois, soit enfin que cette altération procède des mines d'alun, de soufre & d'arsenic, qui depuis quelques siècles, auront achevé de se former sous la superficie de la terre, & qui présentement envoient dans l'air, principalement durant l'été, des exhalaisons plus malignes que celles qui s'en échappoient, lorsqu'elles n'avoient pas encore atteint le degré de maturité où elles sont parvenues aujourd'hui. On voit fréquemment dans la campagne de Rome un phénomène qui doit obliger de penser que l'altération de l'air y vient d'une cause nouvelle, c'est-à-dire, des mines

(a) *Pomptinæ Paludes.*

qui se seront perfectionnées sous la superficie de la terre. Durant les chaleurs il en sort des exhalaisons qui s'allument d'elles-mêmes, & qui forment de longs sillons de feu ou des colonnes de flamme, dont la terre est la base. Tite-Live seroit rempli du récit des sacrifices faits pour l'expiation de ces prodiges, si l'on avoit vu ces phénomènes dans la campagne de Rome au tems dont il a écrit l'histoire.

Ce qui prouve encore qu'il est survenu une altération physique dans l'air de Rome & des environs, c'est que le climat y est moins froid aujourd'hui qu'il ne l'étoit au tems des premiers Césars, quoique le pays fût alors plus habité & mieux cultivé qu'il ne l'est à présent. Les Annales de Rome nous apprennent qu'en l'année quatre cens quatre-vingt de sa fondation, l'hyver y fut si violent que les arbres moururent. Le Tibre prit dans Rome, & la neige y demeura sur terre durant quarante jours. Lorsque Juvenal fait le portrait de la femme superstitieuse, il dit qu'elle fait rompre la glace du Tibre pour y faire ses ablutions.

*Hibernum fracta glacie descendet in am-
nem*

*Ter matutino Tyberi mergetur, & ipsis
Vorticibus timidum caput abluet; inde su-
perbi*

*Totum Regis agrum nuda & tremebunda
cruentis*

Erepet genibus. (a)

Il parle du Tibre pris dans Rome, comme d'un événement ordinaire. Plusieurs passages d'Horace supposent les ruës de Rome pleines de neiges & de glaces. Nous serions mieux informez, si les anciens avoient eu des Thermomètres; mais leurs Ecrivains, quoiqu'ils n'ayent pas songé à nous instruire la-dessus, nous en disent encore assez pour nous convaincre que les hyvers étoient autrefois plus rigoureux à Rome qu'ils ne le sont aujourd'hui. Le Tibre n'y gele guères plus que le Nil au Caire. On trouve à Rome l'hyver bien rigoureux, quand la neige s'y conserve durant deux jours, & quand on y voit durant deux fois vingt-quatre heures quelques larmes de glace à une fontaine exposée au Nord.

Quant aux Hollandois, je puis ré-

(a) *Juven, Sat. 6.*

pondre qu'ils n'habitent pas sur la même terre qu'habitoient les Bataves & les anciens Frisons, bien qu'ils demeurent dans le même pays. L'Isle des Bataves étoit bien un pays bas, mais il étoit couvert de bois. Pour la partie du pays des anciens Frisons, qui fait aujourd'hui la plus grande portion de la province de Hollande : sçavoir, celle qui est comprise entre l'Océan, le Zuiderzée & l'ancien lit du Rhin qui passe à Leyde, elle étoit alors semée de collines creuses en dedans, & c'est ce qu'on a voulu exprimer par le mot de *Holland* introduit dans le moyen âge. Il signifie une terre vuide en langue du pays. Tacite (a) nous apprend que le bras du Rhin dont je parle, celui qui séparoit alors la Frise de l'Isle des Bataves, conservoit la rapidité que ce fleuve a dans son cours, & c'est une preuve que le pays étoit montueux. La mere s'étant introduite dans ces cavitez elle a fait abîmer la terre, qui ne s'est relevée au-dessus de la surface des eaux qui la couvrirent après sa dépression, qu'à l'aide des sables que les flots de la mer y ont apportez, & du limon que les fleuves y ont laissé, en l'inondant fréquem-

(a) Tacit. *Annal.* lib. 2.

ment, avant qu'on les eût contenu par des digues.

Une autre preuve de ce que je viens d'avancer, c'est que dans la partie de la province de Hollande qui a fait une portion du pays des anciens Frisons, on trouve souvent, en faisant les fondations, des arbres qui tiennent encore au sol par les racines, quinze pieds au-dessous du niveau du pays. Cependant ce pays qui est uni comme un parquet, est déjà plus bas que les hautes marées. Il est de niveau avec les plus basses, & c'est ce qui montre bien que le sol auquel tiennent par les racines les arbres dont j'ai parlé, est un terrain qui s'est abîmé. Ceux qui voudront être instruits plus au long sur le tems & sur les autres circonstances de ces inondations, peuvent lire les deux premiers volumes de l'ouvrage de Monsieur Menfon Alting, intitulé, *Descriptio Agri Batavi*. Ils ne le liront pas sans profit, & sans regretter que cet Auteur soit mort il y a trente ans, avant que de nous avoir donné le troisième. La Hollande ayant été desséchée & repeuplée dans les tems suivans, elle est aujourd'hui une prairie de niveau, coupée par une infinité de canaux, & semée de quelques lacs

& flaques d'eau. (a) Le terrain y a si bien changé de nature, que les bœufs & les vaches de ce pays sont plus grands qu'ailleurs, au lieu qu'autrefois ils étoient très-petits. Enfin le quart de sa superficie est aujourd'hui couvert d'eau, au lieu que l'eau n'en couvroit peut-être pas autrefois la douzième partie. Le peuple, par des événemens qui ne sont pas de notre sujet, s'y étant encore multiplié plus qu'il ne l'a fait en aucun autre endroit de l'Europe, le besoin & la facilité d'avoir des légumes & du laitage dans une prairie continuelle, la facilité d'avoir du poisson au milieu de tant d'eaux douces & salées, ont accoutumé les habitans à se sustenter avec ces alimens flegmatiques, au lieu que leurs anciens prédécesseurs se nourrissoient de la chair de leurs troupeaux, & de celles des animaux domestiques devenus sauvages, dont on voit par Tacite & par d'autres Ecrivains de l'antiquité que leurs bois étoient remplis.

Le Chevalier Temple qui a été frappé de la différence du caractère des Bataves & des Hollandois, & qui a voulu en rendre raison, attribué cette diffé-

(a) Tacit. *Annal.* lib. 4.

rence au changement de nourriture. (a) De pareilles révolutions sur la surface de la terre, qui causent toujours beaucoup d'altération dans les qualitez de l'air, & qui ont encore été suivies d'un si grand changement dans les alimens ordinaires, que les nouveaux habitans se nourrissent en Pêcheurs & en Jardiniers, au lieu que les anciens habitans se nourrissoient en Chasseurs; de pareilles révolutions, dis-je, ne sçauroient arriver, sans que le caractere des habitans d'un pays cesse d'être le même.

Après tout ce que je viens d'exposer, il est plus que vraisemblable que le génie particulier à chaque peuple, dépend des qualitez de l'air qu'il respire. On a donc raison d'accuser le climat de la disette de génies & d'esprits propres à certaines choses, laquelle se fait remarquer chez certaines nations. *La température des climats chauds*, dit le Chevalier Chardin, (b) énerve l'esprit comme le corps, & dissipe ce feu d'imagination nécessaire pour l'invention. On n'est pas capable en ces climats-là de longues veilles & de cette forte application qui enfante les ouvrages des arts libéraux & des arts mécani-

(a) *Etat des Provinces-Unies*, chap. 4.

(b) *Descrip. de la Perse*, chap. 7.

ques

SECT I

De l'étendue de
pres aux A
que les an
qui survie
mats.

ON m'objecte
sciences o
mats bien diffi
ra: on, est plu
de dix-huit à
ans & les sci
deux Villes.

Je réponds
Tome II.

sur la Poësie & sur la Peinture. 289
ques. C'est seulement vers le Septentrion
qu'il faut chercher les arts & les métiers
dans leurs plus hautes perfections. Notre
Auteur parle d'Hispanie, & Rome &
Athenes sont des villes Septentrionales
par rapport à la Capitale de la Perse.
C'est le sentiment que donne l'expé-
rience. Tout le monde ne convient-il pas
d'attribuer à l'excès du froid comme à
l'excès du chaud, la stupidité des Né-
gres & celle des Lappons ?

SECTION XVII.

*De l'étendue des climats plus pro-
pres aux Arts & aux Sciences
que les autres. Des changemens
qui surviennent dans ces cli-
mats.*

ON m'objectera que les arts & les
sciences ont fleuri sous des cli-
mats bien différens. Memphis, ajou-
tera-t'on, est plus près du Soleil que Paris,
de dix-huit degrez, & cependant les
arts & les sciences ont fleuri dans ces
deux Villes.

Je répons que tout excès de cha-
Tome II. N